

Simplifiez la grammaire et l'écriture ! (La Question de la Langue Arabe — 10)

Taha Hussein

Revue Al-Adab — 1er novembre 1956

Mesdames et Messieurs,

Je veux vous entretenir d'un sujet qui pourra sembler pesant, et je vous prie de m'excuser de sa lourdeur, car la vérité est toujours pesante — elle ne s'allège que pour les hommes de ferme résolution, et je tiens pour acquis que vous êtes de ces hommes de ferme résolution, puisque vous êtes de ces Arabes qui préfèrent le sérieux à la plaisanterie, et la franchise à l'esquive et à l'atermoiement. Et entre moi et ceux qui contesteront mes propos, il y a ce qu'a dit Abou'l-Ala :

Prends mon avis — qu'il te suffise de moi — malgré tout ce qu'il y a en moi de travers et de défaut Et que veulent de moi mes compagnons ? Ils ont voulu ma parole, et j'ai voulu mon silence Une grande distance nous sépare — ils sont allés vers leur voie, et je suis allé vers la mienne

Le sujet est pesant, car il touche à l'arabe classique, et à l'instruction du peuple. Combien de fois parlons-nous de cette langue arabe classique ! Combien de fois proclamons-nous notre fierté à son égard, notre attachement à son héritage, notre dévouement envers elle et envers son grand legs, et notre certitude qu'elle est le fondement même de notre unité — le lien qui rassemble les peuples arabes malgré la diversité et l'éloignement de leurs patries, le lien qui jamais ne se rompt ! Nous en parlons, et nous en parlons longuement ; nous en discutons, et nous en discutons longuement encore ; nous en emplissons nos bouches, et nos cœurs y trouvent leur assurance, et nos âmes s'enflamment à son évocation, jusqu'à déborder d'enthousiasme, de confiance, d'espoir et de certitude. Mais une fois tout cela terminé, et que nos esprits nous reviennent — ou que nous revenions à nous-mêmes — et que l'enthousiasme retombe, nous nous contentons de ce que nous avons dit, de ce que nous avons entendu, de ce que nous avons applaudi, de ce que nous avons crié, et puis nous n'accomplissons presque rien.

Je ne nie pas que les savants de la langue, dans les pays arabes, malgré leurs différences, déploient des efforts acharnés, et consacrent de leur temps et de leur énergie plus qu'ils ne peuvent en réalité se permettre pour protéger la langue, la préserver, la garder, et la prémunir

contre tout méfait ou tout mal qui pourrait l'atteindre. Mais la question grave que je pose maintenant, et que je veux que chacun d'entre vous se pose à lui-même en toute sincérité, est celle-ci : pour qui préservons-nous cette langue ? Pour qui la sauvegardons-nous ? Pour qui voulons-nous l'immortaliser ? Pour qui dépensons-nous tout cet effort, ce temps, cet argent, dans cette cause ? Faisons-nous tout cela pour nous-mêmes, pour nous approprier le savoir, pour qu'on dise de nous que nous sommes des savants, des gardiens, qui disposent de la langue arabe après l'avoir soumise à notre propre pouvoir, et qui peuvent la diriger comme bon leur semble ? Ou bien le faisons-nous pour que cette langue appartienne à tous les peuples, non à une classe particulière parmi eux — celle des savants, des imams, des gardiens — mais à toutes les classes des peuples arabes : les classes distinguées ou cultivées, les classes moyennes, et les classes pauvres ?

C'est cette question que je veux mettre au centre de mon propos.

Qu'il y ait parmi nous des savants, cela ne fait aucun doute ; il me suffit de me trouver ici, à Damas, de rencontrer les sommités parmi les membres de l'Académie scientifique de Damas, et de rencontrer ce cercle distingué d'intellectuels syriens, pour me convaincre que la langue arabe est vivante et forte, qu'elle a ses gardiens, et qu'elle a des défenseurs qui la protègent et la surveillent, la préservant de tout méfait, de toute frivolité et de toute corruption. Et je ne doute pas que les autres pays arabes possèdent quelque chose de semblable à ce qui existe en Syrie, en plus ou moins grande mesure. Mais ce dont on ne saurait douter, c'est que cette langue arabe, pour laquelle on dépense tant de temps, n'est pas encore parvenue jusqu'aux peuples, ou que ce qui en parvient jusqu'à eux n'est guère que des échos qui ne leur servent à rien.

Rien ne le prouve mieux que ceci : si nous examinions de près l'état de la langue arabe dans les autres pays arabes, nous constaterions que la plupart de ceux qui savent lire et écrire ne parviennent pas à tenir leur propre langue en accord avec cet arabe classique. Et nous constaterions pire encore : nous verrions nombre de jeunes gens, dans plus d'un pays arabe, penser et déclarer ouvertement que cette langue est devenue incapable de suivre le rythme de la vie moderne ; penser et déclarer que cette langue est devenue incapable d'exprimer l'essence même de l'âme en cette époque moderne ; penser et déclarer que cette langue est devenue impropre à servir de langue d'écriture, ou de langue littéraire, dans certains milieux. Et combien nombreux sont ceux qui se sont mis à se détourner de cette langue au profit du parler populaire que les gens

emploient dans les rues, dans les villages, et au plus profond des campagnes — écrivant dans ce parler, le trouvant plus facile à écrire que l'arabe classique, plus docile à leurs desseins, et mieux à même de dépeindre leurs sentiments, leurs passions, leurs penchants, et toutes les pensées et significations qui traversent leur esprit, que ne l'est l'arabe classique.

Ils justifient cela par de nombreuses raisons, la principale étant qu'ils ne peuvent apprendre l'arabe, car il est difficile, et parce qu'il est ennuyeux. Et parce que, lorsque l'élève se rend à l'école, et écoute les leçons de son maître en arabe — en grammaire, en morphologie, ou en rhétorique — il ne retire de son maître qu'une seule chose : l'aversion pour le maître, l'aversion pour la langue arabe, et le désir de se tourner vers toute autre chose qui le distraie et le soulage de ce pénible fardeau.

Ne croyez pas que j'exagère ou que j'en fais trop, car c'est là un fait bien réel que seuls les entêtés nieraient. Et ne me dites pas que nos écoles ont produit une belle cohorte d'écrivains et de gens de lettres distingués — ceux-là ne sont que la déviation qui confirme la règle, ou l'exception qui la vérifie, comme on dit. Mais les élèves de nos écoles ne détestent rien tant qu'ils détestent leurs leçons d'arabe. Et pourtant, s'il leur arrive d'écouter une conférence sur la langue arabe, sur son antique gloire et son immortel et magnifique héritage, les voilà qui s'enflamment d'enthousiasme, se remplissent de vigueur, de foi et d'admiration pour cette langue. Mais une fois cet enthousiasme retombé, ils en reviennent au souvenir du maître, et de ses propos pesants qu'il leur dictait, ou qu'il leur assenait à l'école, et de ces questions pénibles dont il les éprouvait de temps à autre.

Et la chose est plus grave encore que tout cela. Car nous, en cette époque moderne où nous vivons, avons fini par croire que l'instruction est un droit pour le peuple tout entier, dès le plus jeune âge jusqu'à ce que le garçon ou la fille atteigne l'âge adulte. Nous n'autorisons donc pas l'instruction à la seule minorité qui trouve en elle-même la disposition à étudier, et à qui la vie accorde le loisir de s'y consacrer, en y dépensant quelque effort, quelque temps et quelque argent ; nous imposons au contraire cette instruction aux riches comme aux pauvres, aux forts comme aux faibles, aux capables comme aux incapables. Nous imposons cette instruction au peuple tout entier, et nous punissons ceux qui manquent à ce devoir — le devoir, d'abord, de s'instruire eux-mêmes, puis celui d'instruire leurs fils et leurs filles.

Nos lois punissent ceux qui négligent d'instruire leurs fils et leurs filles, ce qui signifie que nous imposons l'instruction à ces millions nombreux qui composent les générations de ces pays arabes.

Et si nous imposons l'instruction à tous ces millions, il nous faut chercher, pour cette instruction, les moyens justes qui la mèneront véritablement au succès ; et nous ne devons pas imposer à cette masse immense que nous instruisons — cette immense multitude de filles et de garçons — ce que nous pourrions imposer à la minorité qui dispose du temps, de l'effort et de l'argent nécessaires. Il faut donc que l'instruction soit aisée, qu'elle soit accessible, qu'elle soit agréable — que cette multitude n'y trouve ni peine ni tourment, et n'ait pas à endurer ce pénible fardeau qu'on impose désormais à nos enfants par pure contrainte.

Et il est une autre chose non moins grave : c'est que nous vivons maintenant au vingtième siècle, c'est-à-dire en une époque où l'histoire elle-même a changé, où la civilisation matérielle a changé entièrement, où la culture intellectuelle a changé presque aussi entièrement, et où l'esprit lui-même a changé, par l'effet de tout ce changement survenu dans la civilisation et la culture. Et pourtant nous continuons d'enseigner l'arabe dans nos écoles et nos instituts exactement comme les anciens l'enseignaient dans leurs propres écoles et instituts, il y a plus de mille ans.

Nous pourrions peut-être demander à la toute petite minorité de supporter cette peine, de s'imposer cet effort, de sortir du vingtième ou du dix-neuvième siècle pour apprendre la grammaire, la morphologie et la langue comme les anciens les apprenaient. Mais vous ne pouvez, en aucun cas, demander à ces millions nombreux de fournir un tel effort, de supporter une telle peine, de sortir de la vie qu'ils mènent réellement — une vie de dureté, de labeur et de peine — pour entrer dans une autre vie dont ils ne comprendraient peut-être rien du tout.

Ainsi, lorsque vous voulez enseigner à ces enfants de l'école primaire, ou à ces jeunes gens des écoles secondaires, lorsque vous voulez leur enseigner la grammaire, vous la leur enseignez exactement comme al-Mubarrad, et son maître al-Mazini, et leurs divers élèves l'enseignaient dans les mosquées de Bassora, et comme al-Kisa'i et al-Farra' l'enseignaient dans les mosquées de Koufa, ou les mosquées de Bagdad. Or l'écart est immense entre l'école primaire que nous établissons au fond de quelque village et la mosquée de Bassora, ou la

mosquée de Koufa, ou la mosquée de Bagdad ; et le fossé est considérable entre le vingtième siècle et le huitième ou le neuvième siècle où vivaient ces savants.

Les anciens menaient une existence particulière, influencée d'un côté par la vie bédouine arabe originelle, d'un autre côté par la philosophie grecque nouvellement venue, et d'un troisième côté par la civilisation matérielle perse qui les entourait et les enveloppait entièrement. Nous, en revanche, nous avons été détournés de cette vie bédouine originelle ; la civilisation moderne nous a submergés jusqu'aux oreilles ; la philosophie d'Aristote et des autres anciens Grecs s'est effacée de notre mémoire, et cette philosophie n'est plus connue aujourd'hui que de quelques-uns, comme mes amis le Docteur Mansour Fahmi et le Docteur Jamil Saliba. La civilisation perse est devenue une affaire qui ne concerne que les Perses eux-mêmes, lorsqu'ils étudient leur propre histoire. Notre civilisation, à nous, est désormais la civilisation moderne, et nous ne nous intéressons à notre ancienne civilisation que pour en préserver ce qui nous relie encore au passé, afin que notre identité ne périsse pas, que nous ne perdions pas notre arabité, et que le lien demeure fort entre nous et notre glorieux passé.

Si donc vous voulez enseigner la grammaire à ces pauvres élèves, comment voudriez-vous qu'ils comprennent que la phrase « le livre a été lu » est un verbe construit pour le passif, et que « le livre » tient lieu de l'agent absent, parce que l'agent a été omis pour l'une des raisons évoquées dans la science de la rhétorique et la science de la grammaire, l'objet étant mis à sa place ? Comment voudriez-vous qu'un élève égyptien, syrien ou irakien, qui n'a pas encore douze ans, comprenne un tel discours ? Qu'est-ce donc que cet « agent » qu'on a omis ? Qu'est-ce donc que cet « objet » qu'on a mis à sa place ? Qu'est-ce donc que cet « inconnu » pour lequel le verbe a été construit ?

Et lorsque vous voulez lui faire comprendre la parole de Dieu Très-Haut : « Et si l'un des associateurs te demande protection, accorde-la-lui, jusqu'à ce qu'il entende la parole d'Allah, puis fais-le parvenir à son lieu sûr », vous lui dites que « l'un » dans « et si l'un des associateurs » est l'agent d'un verbe omis, sous-entendu « te demande protection », et que le sens implicite du verset est : « et si l'un des associateurs te demande protection, accorde-la-lui ».

Alors l'élève vous demande : et où donc se trouve cette première occurrence de « te demande protection » ? D'où la tirons-nous ? Quelle

est la raison de faire apparaître ce verbe deux fois ? Pourquoi ne pas nous contenter du seul verbe dont le Coran lui-même s'est contenté ? Comment répondez-vous ?

Pour ma part, j'ai un jour demandé à l'un des cheikhs l'analyse grammaticale de ce verset, et il l'a analysé exactement comme vous venez de l'entendre ; je lui ai alors dit : « Mon cher maître, ajoutez-vous donc au Livre de Dieu ? »

La cause de cela tient à ce que les anciens grammairiens avaient décrété, parmi leurs règles, que la particule « in » [si] ne pouvait régir qu'un verbe. Et lorsqu'elle apparut dans le Coran, et dans le discours des Arabes, suivie au contraire d'un nom, ils ne se soumirent pas à ce qui figurait dans le Coran, ni à ce qui figurait dans le discours des Arabes, en prose comme en vers ; ils voulurent au contraire soumettre le Coran lui-même à la règle qu'ils avaient eux-mêmes établie. Leur propre philosophie leur rendait cette manière d'interpréter tout à fait naturelle, et ils purent la supporter, et en porter le poids, car leur esprit, en cette époque, en ces années-là, était un esprit philosophique, marqué par la métaphysique — ou « ce qui vient après la nature », comme ils disaient — que leur avait léguée Aristote, et que les Arabes avaient héritée ; ils pouvaient donc comprendre un tel discours. Mais notre jeunesse, de nos jours, vit en une époque qui ne se soucie guère de métaphysique ni de « ce qui vient après la nature », et vit en une époque où l'on ne connaît guère Aristote, sauf parmi les spécialistes. Aussi, lorsque vous leur parlez du verbe, et que vous leur parlez d'un verbe omis qu'explique ce qui le suit, et que vous leur citez ce verbe, tombent-ils dans le plus profond désarroi.

Et si vous voulez enseigner à l'élève la parole de Dieu Très-Haut, « Quant aux Thamûd, Nous les avons guidés », et que vous lui faites comprendre que « Thamûd » n'est pas l'objet de « Nous les avons guidés », mais bien l'objet d'un verbe omis, sous-entendu « Nous avons guidé », puis que vous lui dites que le sens, ou le sens implicite, du verset est : « Quant à Nous-avons-guidé Thamûd, Nous les avons guidés » — l'élève ne peut que rire d'abord, se moquer ensuite, et se détourner enfin du maître comme de la leçon. Dieu merci, il ne se détourne pas de l'islam, ni du Coran ; car l'islam est bien trop fort, et le Coran bien trop fort, pour qu'une telle vétille puisse les affecter.

Ou bien, si vous dites à l'étudiant ou à l'élève : « Nous, Égyptiens, faisons ainsi », ou « Nous, Syriens, faisons ainsi », et que vous lui

demandez d'en expliquer ou d'en analyser la construction, vous lui feriez imaginer un verbe omis, sous-entendu : « Je spécifie : nous Égyptiens », ou « Je spécifie : les Syriens ». Mais quel sens a donc ce « je spécifie » ici ? Il n'a strictement aucun sens, sinon que nous avons trouvé ce mot à l'accusatif, et trouvé cette expression indiquant une spécification, et qu'ainsi nous avons supposé ce verbe, et supposé ce raisonnement — et nous sommes certes libres de supposer ce qu'il nous plaît. Mais les élèves, eux aussi, ont de petits esprits simples, qu'il ne convient pas d'accabler au-delà de ce qu'ils peuvent supporter.

Et si vous dites à l'élève : « Garde-toi de la paresse », et que vous lui demandez d'en analyser la construction grammaticale, vous lui inventeriez un verbe sous-entendu — je ne sais lequel, et lui non plus, ni d'où il viendrait ni comment il serait apparu — à savoir « je te mets en garde ». Et comme vous avez omis le verbe, vous avez été contraint d'employer le pronom détaché à la place du pronom attaché, si bien que vous n'avez pas dit « ta-mise-en-garde », mais avez dit : « garde-toi de la paresse ».

J'aime personnellement tout ce discours au plus haut point, et je vous assure que la grammaire est, de toutes les sciences de la langue arabe, celle qui m'est la plus chère, et je vous assure que j'éprouve un plaisir que rien n'égale lorsque je m'assieds auprès de mon ami Ibrahim Moustapha, et que nous discutons ensemble de quelque chapitre de grammaire, et tentons d'analyser quelque verset coranique selon les règles des grammairiens, ou quelque vers de poésie selon les règles des grammairiens.

Et je n'oublie pas avoir discuté avec lui, plus d'une fois, de l'analyse grammaticale du noble verset :

« Il n'y a pas de reproche non plus à faire à ceux qui, lorsqu'ils vinrent te trouver pour que tu leur fournisses une monture, et que tu leur dis : "Je ne trouve pas de monture pour vous", s'en retournèrent, les yeux débordant de larmes, tristes de ne rien trouver à dépenser. »

Comment analyser ce verset ? Car nous y trouvons : « lorsqu'ils vinrent te trouver pour que tu leur fournisses une monture », « tu leur dis : "je ne trouve pas" », puis « s'en retournèrent » — deux verbes, et « lorsque » exigeant une réponse. Où se trouve donc cette réponse ? Est-ce « tu leur dis : "je ne trouve pas" », ou bien « s'en retournèrent » ? Il suffit de consulter l'Analyse grammaticale du Coran d'Abou Hayyan pour voir ce qui s'y dit. Mais est-ce là le genre de travail que l'on demande aux

élèves de nos écoles, petits ou grands ?

Voilà un chapitre ; en voici un autre, qui n'est pas plus léger.

L'ordre naturel des choses veut que les hommes écrivent pour être lus, et lisent pour comprendre ; nous, nous écrivons pour être lus, mais nous ne lisons pas pour comprendre — nous devons d'abord comprendre, pour lire ensuite. Et si cela peut être toléré s'agissant des esprits distingués, doués, vifs, que demandez-vous donc à ces millions ? Comment exiger de cette multitude de petits enfants, à cet âge si précoce, qu'ils comprennent les livres qu'on leur donne à l'école avant même de pouvoir les lire comme il se doit ? On exige d'eux qu'ils comprennent avant de lire — ou bien qu'ils lisent de travers, et s'attirent ainsi le mécontentement de leurs maîtres et de leurs instituteurs.

Il nous faut donc choisir entre deux choses : soit nous voulons préserver la langue arabe au sein de nos diverses académies savantes, la protégeant de tout mal, la préservant de tout danger, faisant revivre son antique héritage, et nous efforçant d'y ajouter tout ce qui peut être nouveau et utile, sans lui nuire — soit nous ne faisons tout cela que pour nous-mêmes, et pour ceux qui nous ressemblent parmi les spécialistes, sans le moindre souci du peuple, ni de l'instruction du peuple. Nous ne ferions alors rien de plus que ce que font les spécialistes du grec ancien, ou du latin ancien — c'est-à-dire exactement ce que font les spécialistes des langues mortes.

Voulez-vous que l'arabe devienne l'une de ces langues mortes, réservée aux seuls spécialistes, que personne d'autre ne maîtriserait ?

Voilà la première option.

La seconde : que nous fassions tout cela pour que l'arabe devienne véritablement une langue vivante, comme vivent l'allemand, l'italien, le français, l'anglais, l'espagnol, et les autres langues vivantes que les gens parlent, écrivent, et comprennent en les lisant, ou lisent pour les comprendre. De sorte que, lorsqu'ils la lisent, ils la comprennent sans peine ni difficulté ; et que, lorsqu'ils l'apprennent, ils n'y trouvent ni effort, ni peine, ni tourment, hormis ce que tout élève trouve dans sa vie ordinaire en apprenant n'importe laquelle des choses qu'il apprend dans sa jeunesse.

Et je n'ai pas besoin d'aller chercher loin pour le prouver. Regardez nos propres élèves dans les écoles secondaires ! Nous leur enseignons

l'arabe, et nous leur enseignons une ou deux langues étrangères en plus. Dans laquelle de ces langues ces élèves deviennent-ils réellement cultivés ? Dans laquelle de ces langues ces élèves parviennent-ils le plus vite à parler, à comprendre, à converser ? Croyez-vous qu'ils se cultivent en arabe ? Croyez-vous qu'ils se hâtent de converser en arabe classique, qu'ils se hâtent de le lire ou de le comprendre ? Ou bien la réalité est-elle tout autre ?

Pour ma part, j'en ai fait maintes fois l'expérience, et ce que je sais par expérience, c'est que nos élèves apprennent l'anglais et le français plus vite qu'ils n'apprennent l'arabe — n'était que leurs propres sentiments leur imposent une certaine réserve, et leur imposent un certain effort, en faveur de leur propre langue.

Je vous assure, messieurs, que tout ce que je vous ai exposé jusqu'ici dépeint un danger bien réel, que j'ai signalé il y a deux jours en ouvrant le congrès des académies de langue ; et j'y ajoute qu'il existe aujourd'hui de grands écrivains, lus dans tout l'Orient arabe, dont certains réclament désormais l'abolition pure et simple de la déclinaison et des règles de grammaire. Moi, pour ma part, je réclame seulement la simplification des règles de grammaire, et la simplification de l'écriture arabe, afin que la langue se répande, et devienne véritablement la langue des peuples, et véritablement une langue vivante. Mais il en est qui ont écrit, ces derniers temps, réclamant l'abolition des règles de déclinaison, et l'immobilisation des terminaisons des mots, pour la seule raison qu'ils n'ont jamais bien appris l'arabe lorsqu'ils étaient élèves à l'école, et pour la seule raison que l'ancienne grammaire, l'écriture héritée, et les maîtres qui enseignaient cette ancienne grammaire et cette écriture héritée, se sont tous montrés incapables de faire aimer cette langue à ce grand écrivain, et lui ont au contraire fait détester l'arabe classique, plantant en lui cette haine — si bien qu'il n'aime aujourd'hui presque rien autant qu'il déteste parler cette langue, et n'hésite pas à réclamer l'abolition des règles de déclinaison, l'immobilisation des terminaisons des mots, et la réduction de l'arabe classique au rang d'un simple dialecte parmi les dialectes populaires.

Vous aussi, vous êtes devant deux choix : soit vous désirez véritablement l'unité des peuples arabes, et êtes de sincères croyants en cette unité, jaloux de la préserver, prêts à lutter pour elle avec votre vie, votre âme, vos biens et vos intérêts, quels qu'ils soient — auquel cas vous devez faire de votre langue arabe la langue des peuples, non la langue d'une élite.

Soit votre discours sur cette unité n'est que parole, et rien de plus — et je cherche refuge en Dieu, et prie qu'Il vous en préserve tous. Auquel cas, laissez mourir la langue arabe ; laissez les dialectes populaires devenir la langue de l'écriture ; et considérez alors que si un Syrien veut lire un livre égyptien, il devra le traduire dans son propre dialecte syrien, et qu'un Irakien, s'il devait lire un texte syrien, serait contraint de le traduire en dialecte irakien.

Choisissez, donc — car vous n'avez pas d'échappatoire au choix. Si nous continuons comme nous sommes, refusant de nous détourner de la grammaire et de l'écriture telles qu'elles sont, refusant de permettre aux jeunes gens et aux enfants de lire pour comprendre, plutôt que de comprendre pour lire — si nous refusons d'aller au-delà de la grammaire et de l'écriture telles qu'elles ont toujours été — alors il naîtra inévitablement, de cet arabe classique ancien, des langues différentes, tout comme naquirent le français, l'italien, l'espagnol et le portugais de l'ancien latin.

Le latin est mort, et ses fils et ses filles lui ont succédé. Voulez-vous que l'arabe meure lui aussi, et que lui succèdent ses propres filles, déjà en train de naître dans les différents pays arabes ?

Voilà donc la question : un choix. Et je sais que rien n'est plus pénible pour l'homme que de choisir. Nous aimons l'ancien, et ne pouvons nous en défaire qu'au prix d'une grande peine, d'un grand effort, d'une grande souffrance, et après que nos cœurs se soient déchirés de regret — mais il n'y a pas d'échappatoire à ce à quoi l'on ne peut échapper.

Cela dit, je n'appelle nullement à abandonner l'ancien — j'espère même être parmi les hommes les plus attachés à la préservation de notre patrimoine arabe ancien, notamment en littérature et en langue. Mais pourquoi l'ancienne grammaire, l'ancienne écriture, l'ancienne rhétorique, et toutes ces sciences arabes établies en une époque bien différente de la nôtre, ne pourraient-elles pas évoluer, comme les sciences elles-mêmes ont évolué ? Préservons l'ancien pour l'étude des spécialistes dans les universités et les instituts, et réservons à ces millions d'enfants et de jeunes gens démunis un enseignement simple et facile — dans l'espoir que surgisse parmi eux quelqu'un qui viendra enrichir ce patrimoine ancien, le perfectionner mieux que nous ne le faisons nous-mêmes, et faire revivre cet antique héritage mieux que nous ne le faisons nous-mêmes.

Je sais que tout cela ne satisfera pas beaucoup de gens, ni à Damas seulement, mais en Égypte et dans les autres pays arabes également. Mais je ne veux pas mentir aux Arabes, et l'on a dit que l'éclaireur ne ment pas à son peuple ; je ne veux pas non plus être de ceux qui disent que la nation de Mahomet se porte bien ; je ne veux pas être de ceux qui se rassurent dans une position précaire. J'aime plutôt, et je souhaite pour mes concitoyens arabes, qu'ils demeurent toujours vigilants, qu'ils ne soient jamais pris au dépourvu, et qu'ils ne se retrouvent jamais, un jour, à découvrir qu'ils ont étudié, peiné, œuvré et travaillé pour eux-mêmes seulement, et non pour leurs peuples.

Il nous faut donc considérer tout cela, et le considérer avec les yeux des braves, qui affrontent les faits sans s'en détourner, et avec les yeux des conseillers sincères, qui ne veulent pas s'approprier le savoir à l'exclusion du peuple et de la nation. Et c'est bien assez de malheur pour les hommes que ceux qui monopolisent la richesse monopolisent aussi la vie matérielle ; mais le pire des monopoles est celui de ce que Dieu a créé pour être partagé entre tous les hommes — à savoir le savoir, la connaissance et la culture.

Il ne convient pas aux savants de la langue arabe de s'approprier pour eux seuls le savoir arabe ; il est au contraire de leur devoir de le répandre largement. Et il ne leur convient pas de croire qu'en publiant quelque livre des anciens, ils le répandent véritablement. Car un livre ne se répand véritablement que parmi ceux qui sont capables de le comprendre, et d'en faire usage.

Demandez-vous : combien d'Arabes ont lu tel ou tel livre d'al-Jahiz ? Demandez-vous : combien d'Arabes ont lu le Livre des Avars, ou le Livre de la Quadrature et de l'Arrondissement, et autres livres anciens semblables, que nous lisons nous-mêmes avec délectation, et que certains orientalistes lisent aussi avec délectation ? Demandez-vous : combien d'Arabes ont lu ces livres ? Les savants les ont lus, et ceux qui leur ressemblent, et les étudiants des sciences supérieures — mais les millions d'Arabes ordinaires n'en savent strictement rien. Et je connais des gens qui, lorsque je leur mentionne de telles choses, hochent la tête, haussent les épaules, et raillent jusqu'à leur simple évocation.

J'ai lu un jour, dans les journaux, quelqu'un reprochant à la Bibliothèque nationale égyptienne son manque d'activité, prétendant que cet établissement n'avait imprimé qu'un seul livre, intitulé Al-Fadil, d'Abou Yazid al-Mubarrad. Voilà ce qui se publie, messieurs, dans un

quotidien ! « Le livre Al-Fadil, d'Abou Yazid al-Mubarrad » ! Cet auteur a publié cela, et le journal qui l'a publié pour lui ne savait même pas qu'al-Mubarrad se nomme Abou al-Abbas Mohammed ibn Yazid — en faisant plutôt « Abou Yazid al-Mubarrad » — ni que le livre ne s'appelle pas Al-Kamil, mais bien Al-Fadil, et ainsi de suite. Et naturellement, « au-dessus de tout homme de savoir, il en est un plus savant encore ». Il se peut qu'al-Mubarrad ait bien écrit un livre appelé Al-Fadil — mais j'avoue ne l'avoir jamais lu, ni même en avoir entendu parler avant aujourd'hui.

Il n'est pas vraiment de mon ressort de parler de tout cela ; je m'adresse plutôt à deux catégories de personnes : je m'adresse avant tout aux savants qui sont capables de faire le bien mais qui ne s'y résolvent pas ; puis je m'adresse aux jeunes gens instruits, qui ont parfaitement le droit d'exiger des savants qu'ils leur facilitent leur propre langue, et qu'ils ne creusent pas davantage la distance entre eux et leur identité arabe.

Et je n'ai aucun doute — pas la moindre place ne lui est laissée dans mon esprit — que les gouvernements arabes, si les savants leur disaient : « Voici la nouvelle grammaire simplifiée, adaptée aux esprits des jeunes gens de cette époque, qui ne touche en rien à l'essence de la langue arabe, ni de près ni de loin, et n'en change en rien la nature véritable — et voici ce qui aidera les jeunes gens à la maîtriser, à la parler, à la lire, et à la comprendre » — je n'ai absolument aucun doute que, si les savants présentaient cette écriture simplifiée à ces gouvernements, une écriture qui permette aux jeunes gens de lire correctement, de comprendre correctement, et de faire de la langue une partie de leur cœur, une partie de leur vie quotidienne, plutôt qu'une langue artificielle qu'ils s'efforceraient de produire seulement en cas de nécessité — si les savants présentaient tout cela aux gouvernements, alors je suis pleinement convaincu qu'aucun gouvernement arabe n'hésiterait un seul instant à adopter cette grammaire, à adopter cette écriture, et à la répandre dans les écoles, ainsi que cette écriture également.

J'ai vu un jour un manuel de lecture, destiné à nos écoles primaires ici en Égypte, victime de la « pédagogie » — et Dieu nous préserve de la pédagogie ! On y prétendait que le parler populaire serait peut-être plus facile à comprendre pour les enfants, et l'on avait donc introduit certaines phrases et certaines expressions dialectales dans ce manuel. Lorsque j'en ai parlé au ministre de l'Éducation, il n'a pas hésité à me promettre d'examiner cette aberration.

Avancez donc, messieurs les savants — et je m'adresse ici à nos trois académies actuellement réunies dans cette capitale arabe — avancez, messieurs les savants, et présentez à vos gouvernements une écriture simplifiée, et une grammaire simplifiée ; rapprochez votre langue des peuples ; et soyez assurés que, si vous le faites, vous accomplirez un exploit bien plus beau encore que le grand et redoutable exploit accompli jadis par les grammairiens de Bassora, de Koufa et de Bagdad.